

RECENSIONS

Presses Universitaires de France | « Revue de métaphysique et de morale »

2016/1 N° 89 | pages 131 à 145

ISSN 0035-1571

ISBN 9782130734116

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2016-1-page-131.htm>

!Pour citer cet article :

« Recensions », *Revue de métaphysique et de morale* 2016/1 (N° 89), p. 131-145.
DOI 10.3917/rmm.161.0131

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

que pour être historien de la philosophie, il ne suffit pas d'être philosophe, mais il faut également quelques connaissances historiques et philologiques précises.

Nicolas RIALLAND

Michel BASTIT, *La Substance : essai de métaphysique*, Paris, Parole et Silence, 2012, 335 p.

Ce livre est une défense contemporaine de la théorie de la substance comme forme substantielle. Spécialiste d'Aristote et de philosophie médiévale, l'auteur appartient à la tradition aristotélico-thomiste. Il se dit critique de la façon dont la métaphysique fut conduite durant les derniers siècles en France et en Allemagne. La littérature métaphysique dans ces pays est, dit-il, « biaisé[e] par le tournant kantien et ferme ainsi définitivement l'accès à un projet d'analyse non du langage ni des structures de la conscience, mais de la réalité elle-même » (p. 13). Il reconnaît néanmoins des exceptions en des philosophes comme Franz Brentano et Nicolai Hartmann, lesquels, selon lui, ont échappé à « l'épidémie kantienne » (p. 13). Pour l'auteur, la métaphysique sérieuse doit être ce qu'il appelle ailleurs une « *renovatio* ou une *continuatio scholasticae* ». Il admet s'accorder sur plusieurs thèmes clés avec des métaphysiciens tels que David Armstrong, Jonathan Lowe, Ingvar Johansson, Barry Smith, David Oderberg, et Brian Ellis. Pour compléter le portrait des tendances théorétiques de l'auteur, nous ajouterons qu'il dit ne s'enthousiasmer ni pour les jungles meinongiennes ni pour les paysages désertiques quiniens, mais qu'il a plutôt un penchant pour les « zones tempérées moyennement peuplées » (p. 65).

L'auteur est à la recherche de « ce qui fait de la substance une substance » (p. 55). Il entend le mot « substance » au sens originel de *ousia*, qui veut dire « étance première » ou « réalité qui premièrement est ». Sa méthode est, dit-il, « descriptive et analytique » (p. 14). Il assume un réalisme à l'égard du monde externe. Nous ne devrions pas, selon lui, chercher à démontrer la réalité du monde externe ; elle est une donnée primitive. Nous devons avoir une sorte de « foi animale » en son existence (p. 20). C'est une erreur de penser que tout ce qui existe est démontrable et que l'absence de démonstration implique la non-existence de ce qui est indémontrable. C'était, continue-t-il, l'erreur de Husserl de penser que la réalité doit être démontrée, et c'était l'erreur de son étudiant Roman Ingarden d'essayer d'en produire une démonstration (p. 20). Le réel existe indépendamment de la pensée, et sa connaissance requiert une certaine correspondance. L'auteur adopte donc une théorie correspondantiste de la vérité (pp. 48-53). De plus, contrairement à ce que prétendent les néo-positivistes, la philosophie n'a pas à rompre avec le sens commun. En fait, la philosophie doit

plutôt chercher à être la plus consistante possible avec le sens commun ainsi qu'avec les données des sciences (pp. 66-67).

Après ces considérations d'ordre méthodologique et épistémologique, l'auteur se tourne vers la notion de substance. Il argumente que les substances ne peuvent être des collections de propriétés universelles, ou d'idées de propriétés, tel que Berkeley le croyait, ou encore, comme le veut la théorie de Peter Simons, des collections de tropes (propriétés particulières), ou même des purs particuliers, tel que Gustav Bergmann l'avait suggéré, ni même encore des purs substrats. Les substances ne peuvent pas être des collections de propriétés, universelles ou particulières, parce que, parmi d'autres raisons, les collections de propriétés n'auraient aucun principe d'unité. Et elles ne peuvent pas non plus être des purs particuliers ou des purs substrats, parce que de telles substances seraient indéterminées, ce qui, selon l'auteur, semble impossible. L'auteur en conclut que les « doctrines de la substance-propriétés ou de la substance-substrat sont [...] inacceptables » (p. 282). Il rejette aussi les métaphysiques relationnistes qui mimiquent les mathématiques et qui veulent que le monde soit constitué de relations, lesquelles relient d'autres relations, et ainsi de suite *ad infinitum*. Selon Bastit, la pensée mathématique doit en partie concevoir le monde comme un système de relations plutôt que comme un système de substances reliées, mais cela n'empêche qu'« [à] côté des rapports il y a aussi des unités qui dans certains cas sont fondées sur des unités ontologiques » (p. 197).

Selon Bastit, la substance au sens propre est ce qui est ontologiquement premier par rapport aux substances sensibles. Il défend que ce genre d'être est, comme Aristote le défend dans le livre Z de la *Métaphysique*, la forme substantielle. Non seulement ce genre de substance est ontologiquement premier, mais il est également temporellement et logiquement premier. Selon Bastit, en effet, il y a « une relation d'antériorité à la fois temporelle, logique et ontologique qui va de la substance aux accidents et qui n'est pas réciproque. Cette antériorité accompagne une dépendance ontologique qui n'est que l'explicitation de l'antériorité ontologique » (p. 103). Bastit suggère même une antériorité méréologique – la forme substantielle serait, selon lui, « première partie » de la substance en tant que tout, quoi que cela puisse vouloir dire (p. 238 s.). Selon cette conception, la forme est l'« étance » véritable parce qu'elle satisfait les critères suivants : elle est la cause, le principe de l'unité, le principe de l'identité et le principe de l'indépendance des substances.

La forme est cause « parce qu'elle est une actualité et que l'acte est toujours premier » (p. 284). C'est la forme en tant qu'acte qui « active les possibilités de la matière » (p. 210). Elle détermine ainsi la substance au sens de composé de forme et de matière. Par exemple, le bateau flotte parce qu'il est fait de bois, et le bois flotte à cause de sa forme : c'est « la forme qui active actuellement la flottabilité du bois » (p. 205). C'est donc en raison de sa forme que le bateau est

un bateau : la « forme est activatrice parce qu'elle est elle-même acte. Elle fait être le bateau un bateau et par conséquent exister comme bateau » (p. 205). Que la forme actualise les potentialités de la matière se voit aussi dans le phénomène de la fécondation animale. La forme substantielle, selon cette conception, « est la cause et le principe métaphysique par lequel une réalité existe substantiellement » (p. 238). L'auteur ne parle pas de la cause explicitement en termes de *cause finale*, mais plutôt en termes de *fonction* (pp. 234-235, 258-259). Cependant, comme toute fonction implique une certaine finalité, il semble bien que la théorie proposée ici sous-entende une conception téléologique.

La théorie ici développée veut aussi que la forme substantielle soit nécessaire pour la réalisation de l'unité de la substance : « la substance, pour conserver son unité, doit finalement être conçue selon une unité de déterminant à déterminé, d'acte à puissance, autrement dit une unité de matière et de forme, la forme substantielle étant la forme première source et cause de tout » (p. 147). La forme est également principe d'identité et d'indépendance, car elle « est en mesure d'être un principe interne qui exclut la dépendance de la substance. La forme répond aux exigences de priorité de la substance » (p. 227). La substance véritable, c'est-à-dire la substance dans la substance, est donc, Bastit conclut, la forme dite substantielle, et cela en dépit du fait que la notion de forme substantielle fut abandonnée il y a cinq siècles avec l'avènement de la révolution scientifique. Le livre plaira sans doute aux penseurs à tendance aristotélicothomiste. Mais il devrait aussi intéresser tout philosophe se penchant sur la question de la substance, et plus particulièrement sur celle la forme substantielle.

Frédéric TREMBLAY,
Institut Jean-Nicod, Paris

E.-J. BOS, Th. VERBEEK, "Conceiving the Invisible. The Role of Observation and Experiment in Descartes's Correspondence, 1630-1650", in D. VAN MIERT (ed.), *Communicating Observations in Early Modern Letters (1500-1675). Epistolography and Epistemology in the Age of the Scientific Revolution*, London-Turin, The Warburg Institute-Nino Aragno Editore, 2013, pp. 161-177.

L'ambition de cet article d'Erik-Jan Bos et Theo Verbeek est de proposer une lecture de la relation entre méthode et expérience à travers la *Correspondance*, dont ils sont en train de publier une nouvelle édition critique anglaise pour Oxford University Press. Cet essai s'insère dans le sillage inauguré par Jean Laporte (*Le Rationalisme de Descartes*, 1954), et poursuivi par Desmond Clarke (*Descartes'*

Composition : IGS à L'Isle-d'Espagnac
Imprimé en France
par xxxxxxxxx

ISBN 978-2-13-073411-6 – CPPAP n° 1015T82102 – ISSN 0035-1571
Dépôt légal : mars 2016
© Presses Universitaires de France, 2016
6, avenue Reille – 75014 Paris

